

Étude critique : un voyage aux limites de la rationalité

Autor(en): **Imhoof, Stefan**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **39 (1989)**

Heft 3

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-381391>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ÉTUDE CRITIQUE

UN VOYAGE AUX LIMITES
DE LA RATIONALITÉ*

STEFAN IMHOOF

1. *Introduction*

Le Laboureur et ses enfants regroupe des chapitres d'ouvrages anglais différents: la première partie du livre est tirée de *Sour Grapes* (Cambridge 1983) et la seconde de *Ulysses and the Sirens* (Cambridge 1979). La version française fait cependant preuve d'une indiscutable unité thématique.

L'auteur, qui enseigne la science politique à l'université de Chicago, a été élève de R. Aron et s'est d'abord intéressé à «la théorie économique marxiste, puis à la théorie économique tout court et finalement aux fondements de la théorie économique — la théorie de la rationalité» (p. 13).

Dans son introduction (écrite directement en français), Elster énonce d'emblée quelques-unes de ses thèses principales: on peut, comme Ulysse dans l'épisode des Sirènes, «avoir une attitude rationnelle envers sa propre irrationalité» (p. 8), ou, comme le renard de la fable, adopter un «comportement en apparence rationnel [qui] peut avoir un fondement plus inavouable» (id.). Au centre du questionnement de l'auteur se trouve donc le statut de la volonté humaine: à la constatation, par Ulysse, de la faiblesse de la volonté répond celle de l'excès de volonté, dans le cas du renard. Montrant que «la quantité d'information que réunirait un agent rationnel avant de prendre sa décision ne saurait, dans le cas général, faire elle-même l'objet d'un calcul rationnel» (p. 11), Elster tente de définir la part d'irrationnel intervenant dans les actions humaines apparemment les plus rationnelles.

Ou plus précisément: l'auteur examine par quelles stratégies rationnelles les acteurs sociaux justifient leurs pratiques (même irrationnelles), ou comment, par une rationalité purement instrumentale, ils en arrivent à satisfaire des désirs explicitement identifiés comme irrationnels.

Tout en reconnaissant ainsi les limites de la rationalité humaine dans nos activités concrètes, Elster insiste sur le fait qu'«il existe dans le comportement

* Etude critique du livre de Jon Elster, *Le Laboureur et ses enfants*. Deux essais sur les limites de la rationalité, traduit de l'anglais par A. Gerschenfeld, Paris, Minuit, 1986, 199 pp.

humain une présomption de rationalité» (p. 161) et souligne que la théorie de la rationalité l'emporte sur ses rivales, par toutes sortes de raisons: *a)* elle est plus simple que les autres; *b)* la rationalité fonctionne implicitement comme une norme à atteindre; *c)* «la communication avec autrui repose sur la présupposition tacite de leur rationalité» (Habermas); *d)* si l'on critique un comportement comme irrationnel, on présuppose que l'homme a, en gros, un comportement rationnel (p. 12).

2. *La théorie des effets essentiellement secondaires*

Dans la première partie de l'ouvrage, Elster étudie les «effets essentiellement secondaires». Il désigne par cette expression «des états que l'on ne peut jamais atteindre par l'intelligence ou la volonté, car le fait même de s'y essayer interdit de réussir» (p. 17). Par exemple: comment vouloir ce qui ne peut être voulu? Ou comment établir chez quelqu'un d'autre un état qui est un effet essentiellement secondaire, «comme l'injonction: «soyez spontané!»» (pp. 38-39)? Or il est souvent tentant d'atteindre de tels états, bien que cette tentative soit d'avance vouée à l'échec: c'est ce que l'auteur appelle le leurre *moral* des effets secondaires. Le second leurre — appelé leurre *intellectuel* — consiste à tenter d'expliquer un état par une action préalable, tout en sachant pertinemment qu'une telle action n'a jamais eu lieu.

Pour décrire la volonté de vouloir ce qui ne peut être voulu, Elster s'inspire de Stendhal et de son obsession «de *devenir naturel*» (p. 19). L'auteur montre que la contradiction inhérente à cette obsession se situe dans le fait que l'intentionnalité du désir de paraître naturel «est incompatible avec l'absence d'intentionnalité» (id.), qui définit précisément cet état. De même, il paraît contradictoire de vouloir vaincre l'insomnie, puisqu'elle naît en grande partie de l'attention même qu'on lui porte.

D'autres exemples, tirés de la littérature, de la politique ou de la psychologie viennent illustrer la notion d'effet secondaire. L'effet secondaire doit être distinct de l'effet imprévisible. Si l'effet secondaire d'une action n'est pas voulu, il peut néanmoins demeurer un effet prévisible. Ainsi, l'irrationnel lui-même obéit à une certaine structuration. Un état qui est un effet essentiellement secondaire est un état «qui ne peut être obtenu par volonté et de manière calculée. Il peut [...] être obtenu en connaissance de cause et de manière calculée si l'agent sait que l'effet se produira par suite de son action. Il peut aussi être produit par volonté et de manière non calculée, si l'agent réussit par un coup de chance ce qu'il se proposait d'obtenir» (p. 33).

Il me semble que l'on ne gagne pas en clarté en affirmant que l'état qui est un effet essentiellement secondaire peut à la fois être obtenu *a)* par hasard, *b)* de façon calculée et *c)* de façon volontaire et non calculée. En effet, on ne comprend pas très bien ce qui distingue les cas *b)* et *c)*: quelle est la différence

exacte entre obtenir quelque chose de façon calculée et l'obtenir de façon volontaire¹? D'autre part, on pourrait également rapprocher *c*) de *a*): obtenir quelque chose par hasard n'est-il pas, en effet, synonyme d'obtenir une chose de manière non calculée? *c*) pourrait être traité de manière probabiliste: si l'on me dit que, sachant que l'effet secondaire *le plus probable* de *q* est *r*, et sachant par expérience que pour obtenir *q* je dois faire *p*, il peut être rationnel de vouloir *p*; *p* serait alors recherché de façon volontaire mais non calculée, puisqu'il n'existe aucune assurance de dériver *q* de *p* et *r* de *q*. Dans ce cas, je ne vois pas très bien en quoi l'effet voulu et l'effet souhaité se distingueraient.

Après les effets secondaires obtenus par auto-induction, Elster discute des cas «où une personne essaye d'établir chez quelqu'un d'autre un état qui est un effet essentiellement secondaire» (p. 38). Dans l'exemple de l'injonction: «Ne soyez pas si obéissant», où l'on cherche à induire la désobéissance, la personne qui tente de s'y conformer «ne peut pas sans contradiction obéir à l'ordre de désobéir» (p. 39).

Après avoir donné une classification logique des types d'ordres possibles et analysé les ordres paradoxaux, Elster en vient à critiquer la «théorie vulgaire» (p. 49) de la classe de loisir de T. Veblen. Dans le sillage de cette critique, l'auteur s'attaque à l'ouvrage de P. Bourdieu, *La Distinction*, dans lequel il voit «la version moderne de la théorie de Veblen» (p. 50) et qu'il considère comme un texte «équivoque et ambigu au point qu'on frise parfois la confusion la plus totale» (p. 51). La critique essentielle que l'auteur adresse à Bourdieu est que, sans tomber dans le même piège que Veblen, «parce qu'il sait trop bien qu'une stratégie consciente de distinction peut être auto-destructrice», il demeure «pourtant incapable de donner une analyse plausible de ce qu'est adopter une stratégie inconsciente» (p. 51). Lorsque Bourdieu explique les stratégies d'acquisition d'objets qui symbolisent la distinction comme des «stratégies inconscientes qu'adoptent les classes dont le mode de vie est copié ou imité» (p. 52), il méconnaît, d'après Elster, «la difficulté intrinsèque qu'il y a à décider d'avoir une attitude qui est un effet essentiellement secondaire» (id.) et succombe à ce qu'il appelle le leurre intellectuel, c'est-à-dire qu'il tente d'expliquer un état par une action préalable qui n'a jamais existé. Là où Bourdieu voit un lien nécessaire (bien qu'inconscient) entre la stratégie adoptée pour obtenir plus, dans l'ordre de la distinction, et son résultat, Elster voit un effet essentiellement secondaire et sépare le fait d'entreprendre «des actions gratifiantes *parce qu'elles sont gratifiantes*» du fait de les entreprendre «*pour* obtenir la gratification en question» (p. 97).

¹ La distinction qu'Elster établit entre effet secondaire et effet imprévisible entraîne celle entre effet souhaité et effet voulu. Un effet «peut être prévisible, et hautement désirable, tout en n'étant que l'effet secondaire d'une action entreprise à une autre fin. Cela semble s'opposer à l'idée généralement admise selon laquelle, si l'effet d'une action est à la fois prévisible et souhaité, alors il est également voulu» (pp. 32-33).

Dans le cadre de son analyse logique de la simulation, Elster critique l'argument d'Aristote, pour qui on finit par devenir vertueux en pratiquant la vertu (c'est-à-dire en la simulant); il montre «qu'il n'est pas évident que l'obéissance aux règles fera de vous quelqu'un qui sera capable de transgresser les règles quand il le faudra» (p. 60).

Je comprends cette référence à Aristote plutôt comme une boutade. En effet, je ne pense pas qu'en contexte aristotélicien, l'identification entre la pratique de la vertu et sa simulation soit tenable. Pratiquer la vertu signifie bien plutôt, pour Aristote, inscrire sa pratique dans le cadre normatif préexistant de la *polis*, afin de s'astreindre à «agir selon les lois». La question de la transgression individuelle de la loi de la cité n'est pas directement liée au contexte aristotélicien, bien qu'elle ne soit pas, comme on le sait, absente en tant que telle de la pensée grecque. Le lien établi par Elster entre simuler la vertu et être capable de transgresser la loi peut trouver une illustration dans l'anecdote de Diogène le Cynique — transgresseur par excellence —, qui aurait rétorqué à

«Celui qui lui disait: «Tu es ignorant et tu t'occupes de philosophie!» — «Jouer au sage, c'est aussi de la philosophie!»²

On peut considérer que, pour le Cynique, la sagesse est un état qui est un effet essentiellement secondaire découlant de la pratique (réelle ou simulée) de la sagesse.

L'œuvre d'art accomplie est obtenue, selon Elster, grâce à une «maximisation des contraintes» (p. 61) que l'artiste s'impose librement. La source de ces contraintes peut être trouvée dans la tradition (p. 63), mais aussi dans un choix conscient de l'artiste, voire dans des «restrictions de liberté librement auto-imposées» (p. 64), comme dans *La Disparition*, le roman lippogrammatique de G. Perec, ou, plus généralement, dans les travaux «Oulipiens».

Dans le sillage de ces prémisses théoriques, l'auteur se livre à la critique de l'art conceptuel, défini comme «hyperinflation», c'est-à-dire comme une libération trop radicale de toute contrainte et, plus généralement, comme un refus délibéré de ces «petites variations» (p. 67) du maximum local, qui définissent, pour l'auteur, les œuvres d'art véritables. L'art conceptuel est pour Elster «soit une fuite en avant désespérée, soit une affirmation qu'on ne peut faire qu'une fois» (p. 68). L'étonnement qu'il engendre par sa continuelle recherche de nouveauté a «une qualité ennuyeuse» (id.).

Il me semble que l'expression «œuvre d'art véritable» est trop difficile à comprendre pour qu'on puisse se mettre d'accord en quelques lignes sur le fait de savoir si l'art conceptuel produit ou non de vraies œuvres d'art. Plus généralement, la notion de vérité en art me paraît une des plus délicates à

² Diogène Laërce, *Vies...*, VI, 64; Trad. fr. Léonce Paquet, *Les Cyniques grecs*, Ottawa, 1975, p. 86, fr. 107.

manier qui soit. Elle nécessite en tout cas l'élaboration préalable d'une théorie de la vérité et l'association de cette dernière à une esthétique.

Savoir si l'œuvre d'art se laisse décrire comme une petite variation en vue d'obtenir un maximum local, n'est peut-être qu'une question de point de vue : la différence entre l'Annonciation de Simone Martini et celle de Léonard de Vinci serait peut-être perçue très différemment par un homme de la Renaissance et par nous. Je veux dire par là, que les notions de variation et de maximum local peuvent dépendre de l'histoire et de l'environnement culturel.

L'analyse par Elster de l'art conceptuel comme « fuite en avant désespérée » ou comme hantise de la répétition ne me paraît pas complètement justifiée. M. Duchamp, l'un des fondateurs de cette tendance de l'art contemporain, s'exprime clairement à ce sujet. Il déclare à P. Cabanne³ avoir voulu rénover la perception des œuvres d'art par la création de « ready-mades », c'est-à-dire d'objets préexistants déplacés de leur situation et de leur fonction originelles, et dont le choix est toujours basé sur l'indifférence visuelle et esthétique. Ce qui intéresse Duchamp, c'est de recomposer ou de déplacer des objets de leur contexte, pour se situer en quelque sorte en deçà de toute problématique du goût⁴. Il n'y a, dans l'attitude de Duchamp, ni hantise, ni fuite en avant, mais plutôt la volonté d'opérer une sorte de *katharsis* de l'œil et de débarrasser, par la provocation, le spectateur de ses références culturelles.

Des états qui sont des effets essentiellement secondaires se rencontrent enfin en politique. L'auteur puise dans l'œuvre de Zinoviev, pour montrer que le régime soviétique est caractérisé par son incapacité « d'obtenir certains états, sauf par hasard » (p. 72). La description caricaturale, par Zinoviev, de la manie soviétique de la planification, trouve sa pointe dans le fait paradoxal que ce qui est recherché par les politiques n'est jamais obtenu comme le résultat de prémisses données, mais uniquement par hasard.

3. *Théorie de la rationalité imparfaite*

Alors que, dans la première partie de l'ouvrage, Elster s'est intéressé aux effets secondaires de la rationalité, qui se produisent pour ainsi dire malgré elle, il élabore, dans la seconde « une théorie de la rationalité imparfaite » (p. 101).

³ P. Cabanne, *Entretiens avec Marcel Duchamp*, Belfond, 1967, pp. 84 et suiv.

⁴ « Le choix des ready-mades est toujours basé sur l'indifférence visuelle en même temps que sur l'absence totale de bon ou de mauvais goût. — Qu'est-ce que pour vous le goût ? — Une habitude. La répétition d'une chose déjà acceptée. Si on recommence plusieurs fois quelque chose cela devient du goût... Bon ou mauvais c'est pareil, c'est toujours du goût » (op. cit. p. 84).

Le point de départ nous en est donné par la figure d'Ulysse, qui, dans l'épisode des sirènes, reconnaît qu'il n'est pas un être entièrement rationnel, mais «pas non plus le jouet passif et irrationnel de ses volontés et de ses désirs fluctuants» (id.).

Le texte de l'Odyssée indique bien que le stratagème d'Ulysse vise à contourner les conséquences d'une décision irrationnelle future. L'élément central du texte me semble cependant être l'enjeu du chant des sirènes: il permet à celui qui l'écoute de s'en aller «plus riche en savoir», parce que les sirènes sont au courant de toutes les actions divines et humaines passées. L'enjeu d'Ulysse est donc, en mettant à profit les conseils de Circé, non seulement de contourner par ruse l'obstacle infranchissable que représentent d'habitude les sirènes pour les navigateurs, mais également d'enrichir son savoir et son expérience future par l'écoute de leur chant. Voilà pourquoi il doit être le seul à pouvoir jouir de ce privilège.

Dans cette partie de l'ouvrage, Elster s'intéresse, plus généralement, à discuter le paradoxe suivant: comment rester rationnel en sachant que parfois on est soumis à l'irrationalité des désirs et des passions? Si la problématique n'est pas nouvelle en soi (elle se pose presque dans les mêmes termes chez Platon déjà), le traitement qu'en fait Elster est à la fois suggestif et profondément original.

Parmi les moyens privilégiés que l'homme possède pour remédier à la faiblesse de sa volonté, et donc à l'irrationalité de ses décisions, il y a les «contraintes imposées à soi-même» (p. 102), par exemple vouloir arrêter de fumer ou vouloir cesser d'être obèse. Des cinq définitions qu'Elster donne de la contrainte auto-imposée, il ressort:

- 1) que lorsqu'on impose une contrainte, «on prend une certaine décision à un instant t_1 afin d'accroître la probabilité que l'on prendra une certaine décision à un instant t_2 » (p. 105);
- 2) que la contrainte auto-imposée induit un changement réel des conditions à t_1 et t_2 ;
- 3) que la décision prise à t_1 établit «un processus causal dans le monde extérieur» (p. 109): en d'autres termes, il s'agit de «modifier l'environnement *dans le but* de maîtriser son propre comportement» (p. 110);
- 4) que l'homme est capable d'adopter des stratégies indirectes en vue de maximiser le résultat global escompté d'une action; et, en cela, il se distinguerait des autres animaux (p. 111);
- 5) qu'une contrainte auto-imposée est un engagement et non une abstention (p. 113).

Cette dernière remarque me semble discutable. En effet, si je décide de m'arrêter de fumer, je décide bel et bien, de mon point de vue de fumeur, de m'abstenir de certaines sensations liées à la fumée, et donc de m'abstenir de faire toute une série d'expériences enrichissantes, comme la convivialité accrue, la composition d'une image plus séductrice, etc. Par ailleurs, je ne

pense pas — en particulier dans le domaine de l'éthique — qu'une contrainte auto-imposée puisse être complètement dissociée d'une abstention (même si j'essaie, par exemple, de me convaincre qu'il s'agit d'une libération). Mais en face de cette abstention, il s'agira de déterminer si elle jouit d'une rationalité plus forte que la non-abstention (par exemple, il est médicalement prouvé qu'il est plus rationnel de ne pas fumer) ou si la rationalité de l'abstention n'est qu'une construction visant à masquer des motifs inconscients ou inavouables (par exemple, si je prétends ne pas rouler en voiture pour éviter de polluer, alors qu'en fait j'ai été incapable de passer mon permis de conduire). Peut-être pourrait-on appeler la première attitude volontaire et la seconde volontariste.

Outre les contraintes auto-imposées, Elster montre qu'un des autres aspects importants de la rationalité imparfaite est ce qu'il désigne par «rationalité ponctuelle» (p. 125).

Dans un passage célèbre du *Discours de la Méthode*, où Descartes choisit comme seconde maxime de sa morale «par provision» d'être «le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais», et où il se compare au voyageur qui décide de marcher le plus droit possible dans une forêt où il s'est égaré, l'auteur voit un exemple caractéristique de ce type de rationalité. Elster désigne par cette expression un comportement où l'acteur préfère se tenir fermement à un «segment» rationnel choisi *au hasard* dans un ensemble plus vaste, dont la rationalité d'ensemble lui échappe, plutôt que de perdre du temps et de l'énergie à vérifier chaque fois si le segment choisi s'accorde ou non avec la rationalité du tout. Le voyageur de Descartes qui évaluerait et réévaluerait constamment sa décision perdrait en définitive «plus de temps que n'en fait gagner l'amélioration de la trajectoire ainsi rendue possible» (p. 126). Sans que cette critique soit une critique radicale de la raison, elle en esquisse les limites. L'auteur rappelle à ce propos que l'on a pu imputer «à la rationalité excessive des Français» leur échec commercial face à des concurrents américains, parce que l'obsession de la rationalité globale peut parfois devenir «un obstacle à la rationalité économique» (p. 127).

Peut-on sans incohérence détacher la rationalité économique de la rationalité tout court? Si l'économie est rationnelle, et même si elle ne l'est pas de bout en bout, alors elle obéit aux principes de la rationalité tout court. Si, momentanément, la productivité d'un secteur baisse par rapport à des concurrents plus «compétitifs», parce qu'ils appliquent une stratégie commerciale plus machiavélique, il ne faut pas y voir une justification de pratiques irrationnelles, mais un triomphe momentané de l'irrationalité des moyens sur la rationalité des fins. Le cynisme en économie (et également en politique) n'est jamais qu'une attitude stratégique visant un optimum à court terme, et il ne saurait donc entrer sérieusement en concurrence avec la rationalité globale, dont le mouvement est la transformation de l'irrationalisme momentané des moyens en rationalité des fins.

Les deux chapitres les plus techniques de l'ouvrage sont consacrés, d'une part, à l'étude des «préférences temporelles incohérentes» (pp. 136-149) et, d'autre part, au «changement endogène des préférences» (pp. 149-162). Dans le premier, Elster décrit le modèle mathématique qui permettrait de répondre au dilemme de savoir si l'on peut «choisir l'incohérence afin de parvenir à une plus grande rationalité» (p. 148). Le second est consacré à la distinction de quatre formes de choix : la contrainte, la séduction, la persuasion et le choix volontaire (p. 155). Elster constate que l'individu est, souvent, incapable de «prédire l'impact de son comportement actuel sur ses préférences futures» (p. 157), ce qui constitue une marque importante de son irrationalité. En ce sens, l'injonction «connais-toi toi-même» peut être conçue comme «logiquement incohérente» (p. 158), puisqu'elle prétend pouvoir tirer des conclusions futures à partir d'éléments présents, sans tenir compte de la capacité de l'individu à modifier (consciemment ou non) ses préférences.

Elster conclut son analyse de la rationalité imparfaite en explorant le terrain privilégié de la discussion politique, en traitant particulièrement la question de la démocratie et celle de l'Etat capitaliste.

Critiquant les conclusions de l'analyse que fait Finley du fonctionnement de la démocratie athénienne, où il montre que la *graphè paranomon* — c'est-à-dire la possibilité donnée à l'assemblée de poursuivre quelqu'un qui a fait, à la même assemblée, une proposition de loi dont les conséquences peuvent être néfastes pour tous les citoyens — doit être considérée comme une forme d'apathie indispensable au bon fonctionnement des institutions démocratiques, Elster pense qu'il est absurde de considérer que l'on puisse choisir l'apathie. Selon lui, l'apathie peut avoir cette fonction régulatrice, ce qui ne veut pas dire qu'elle «a été établie dans ce but» (p. 164). Elle est donc un effet secondaire du régime démocratique, et nullement une prémisse.

D'après Elster, il existe néanmoins dans les démocraties modernes un certain nombre d'institutions qui peuvent être interprétées comme «des dispositifs d'engagement préalable» (p. 164). Parmi ceux-ci, on pourrait citer l'autonomie accordée aux «ministères des affaires étrangères de nombreux pays et les systèmes audiovisuels du type de la B.B.C.» (p. 165). Ces actes soulignent le choix rationnel fait par les politiques d'exclure délibérément de la sphère du politique certaines institutions, afin de leur garantir le maximum d'autonomie que nécessite leur bon fonctionnement.

Un exemple inverse, mais dont la finalité est comparable, serait la position de de Gaulle (et plus généralement celle des politiciens des pays démocratiques), qui consiste à penser que l'armée est une chose trop importante pour qu'elle soit confiée tout entière aux militaires. La stratégie d'engagement préalable consiste, dans ce cas, à prévoir que l'armée puisse franchir les limites imposées à son pouvoir, et à tenter de pallier cette tendance en inventant des textes de loi contraignants ainsi qu'à renforcer le pouvoir décisionnel de l'assemblée pour l'octroi des crédits. Dans une optique analogue, on pourrait

concevoir que «les élections périodiques sont la méthode par laquelle l'*électorat* s'impose une contrainte et se protège contre sa propre impulsivité» (p. 165). Ainsi, le paradoxe de la démocratie pourrait bien être que «chaque génération veut être libre d'imposer des contraintes aux générations suivantes, tout en refusant les contraintes imposées par les générations précédentes» (p. 169), ce qui peut entraîner ce mouvement interne, si nécessaire à la société démocratique, dont parle Tocqueville.

Dans la dernière partie de son essai, Elster pose quelques questions déterminantes, qui font à la fois office de conclusion et d'ouverture sur d'autres réflexions.

Tout d'abord, la remarque de Taylor, que la description des motivations (d'un individu ou d'un groupe social) n'est jamais une simple description, mais consiste toujours en «des interprétations plus ou moins lucides, plus ou moins illusives» (cité p. 183). En d'autres termes, on doit parfois tenir «compte du fait que la description modifie la situation que l'on décrit» (id.). Ainsi, la proposition ««Je suis comme ça» est en partie une description, en partie une découverte, en partie une création» (p. 184).

Ensuite, la difficulté que pose la phrase de W. James «qui dit que «l'éthique la plus élevée [...] consiste à violer des règles qui sont devenues trop étroites pour le cas présent»» (cité p. 184), et qui renvoie à la question plus générale de ce que veut dire suivre une règle.

Enfin, la difficulté qui est attachée à «l'idée d'une auto-manipulation» (p. 188), c'est-à-dire la difficulté de comprendre comment je peux établir avec certitude qu'une règle que je m'impose correspond effectivement à un processus rationnel et n'est pas l'expression d'un accommodement *a posteriori* visant à justifier mon état présent. L'enjeu est ici la recherche d'un critère rationnel (et donc objectif) qui me permette de distinguer un progrès effectif de ma rationalité, d'une justification rationalisante *a posteriori*, qui n'est rien d'autre qu'une nouvelle mythologie qui aurait pris le masque de la raison.

Une remarque d'ensemble, pour terminer. Tout d'abord, je dois souligner qu'il est rare de lire un livre de philosophie contemporaine aussi perspicace et stimulant que *Le Laboureur et ses enfants*. D'autre part, dans un contexte éthique, il me paraît indispensable de s'interroger sur le fait de savoir s'il suffit d'attirer notre attention sur l'irrationalité d'une partie de nos comportements (qui est un fait) dans le cadre d'une description psycho-sociologique, ou si l'on ne devrait pas adopter une méthode plus prescriptive, dans laquelle le discours philosophique insisterait davantage sur ce qui devrait être que sur ce qui est. En clair, peut-on se limiter à une description des tendances irrationnelles de l'homme et risquer de sombrer dans une sorte de fatalisme biologique en justifiant par avance toutes les manifestations de son irrationalité? Devrait-on, au contraire, souligner ses potentialités rationnelles, au risque de méconnaître la réalité de ses passions et de ses pulsions?

Une des réussites de l'ouvrage d'Elster consiste peut-être dans le fait de montrer qu'une alternative aussi tranchée est trop caricaturale pour être maintenue telle quelle. Il montre aussi et surtout à quel point la théorie de la rationalité est supérieure à ses rivales.